

Sous les arcades de fer très hautes, roulent les chariots à bagages et bourdonnent les recommandations dernières; parfois claque le bruit humide d'un baiser. Et la sensation d'un vide point le jeune soldat, la navrance d'être seul parmi la foule, sans un camarade pour les adieux.

Même l'ami Léon a repris son travail le matin, malgré les fatigues de leur nuit noceuse. Alors la vision reparaît des filles qu'ils pilotèrent ensemble à la Boule-Noire, Augusta et Clémentine, deux belles brunes très drôles et pas rapaces. Afin de perpétrer cette fredaine, Gustave a quitté son père vingt-quatre heures plus tôt que ne le contraignait son ordre de route. Maintenant, de cette vigoureuse débauche, de cette manifestation virile qui l'enorgueillit, seuls les déplaisants souvenirs le hantent: le tenace rappel d'une tare scrofuleuse en sillon sur le cou d'Augusta. A peine, d'ailleurs, la remarqua-t-il dans l'intimité du plaisir. Et il imagine encore son embêtement chez le mastroquet du boulevard Clichy, tandis que Léon, un ardent politique, grimaçait de sa face pâlotte et hurlait des injures contre les patrons, avec menaces de les coller à la muraille, une fois pour toutes, au jour très prochain de la revanche. Lui, Prescieux, une fois libéré du service, régira sa petite ferme en compagnie de son père, sans autre maître. Et de la révolution il se moque. Vaines diatribes, cela, bonnes au plus à gueuler devant les zincs pour se montrer crâne.

Arrivé à la consigne, Gustave s'explore les poches: un décime est exigible pour solder le dépôt de sa valise qu'ils firent Léon et lui, avant les ripailles, se trouvant déjà soûls. Même il ne se rappelle plus ce qui se passa; mais il n'a point dû omettre son habitude de confier là son bagage, chaque fois qu'il vient flâner quelques heures à Paris. Cette conviction le rassure, bien qu'il ne réussisse pas à découvrir dans sa veste neuve de civil le reçu de la consigne. La percale des poches encore empesée et glissante aux doigts recèle sans doute, en quelques plis inaccessibles, le bulletin. Et, malgré tout, ce costume accapare son admiration. Une fameuse emplette. Le pantalon bleuâtre, très large du bas, moule gracieusement ses cuisses solides et rondes, et la veste commence par un grand collet rabattu qui dégage le cou. Cependant, il ne retrouve rien; et il commence à s'énervier, à craindre. La valise renferme son uniforme. Rentrer à la caserne en civil, c'est encourir une punition sévère.

Éperdu, agitant dans les goussets ses pouces et ses index, il ne ramène que des enchevêtrements d'inutiles objets. Sa feuille de permission lui remémore les peines disciplinaires dont il deviendra passible. Il retourne ses poches: des sous roulent jusqu'au milieu du hall près les guichets, sous les falbalas d'une dame. A leur poursuite il court; et, comme il se baisse pour les ramasser, la dame a peur, sursaute, l'appelle imbécile.

Cette insulte le peine.

Enfin, après beaucoup d'hésitations, il se détermine à interroger le garde des dépôts, et il lui conte sa mésaventure. Le garde, un gros dont le ventre se bombe sous un gilet à boutons d'étain, se montre très obligeant. Gustave, invité à franchir l'établi pour rechercher lui-même son bagage, s'élance avec la certitude de recouvrer son uniforme. Rapidement d'abord, minutieusement ensuite, il furète dans les casiers. D'envieuses vénération le pâlisent devant les coffres luxueux décorés de métal poli.

Après, il s'égare dans un dédale de caisses, d'énormes cadres en bois brut. Il se faufile, s'amincit, oublieux des précautions à prendre pour son costume dont le drap s'érafle aux coins saillants et aux têtes de clous. L'image de sa valise, reconstruite très exacte dans son esprit, ne l'aide pas à l'apercevoir réelle, et cependant il remue de lourds fardeaux et il se congestionne le visage pour inspecter à terre les colis quelque peu analogues au sien. Peines perdues. Il faut sortir moulu, tout en sueur et inaugurer un autre genre de recherches.

Dans les estaminets, il passe et se renseigne, dans tous ceux où il a séjourné la nuit. Par delà les armures brillantes des zincs; par delà les carafons fixés dans les sextuples casiers de maillechort, les limonadiers l'accueillent affablement, lui tendent pour une amicale poignée de main leurs gros bras velus qui saillaient des chemises blanches. A ses questions, tous s'intéressent; quelques-uns se témoignent si aimables que Gustave juge obligatoire de consommer. On ne retrouve rien.

Cependant une défiance à l'égard de ces commerçants réputés filous s'engendre des espoirs déçus. Sous les empressements, le simple désir de conquérir la pratique se devine. Et cette idée s'implante dans l'esprit du militaire: on lui garde son uniforme pour le contraindre à rester à Paris et à renouveler la noce qui enrichira ces gens. Aux dénégations continuelles et pareilles, il répond avec colère. On finit par le mettre à la porte d'un café de Montmartre, brutalement.

Et l'heure du départ immine; Gustave, désolé, court à l'embarcadère. Là, des terreurs l'empoignent. Il se trace le sergent délateur, le colonel brusque, le conseil de guerre impitoyable. Retourner chez son père, désertre, ce lui semble être le préférable parti.

Et passent deux gendarmes flanquant un tringlot qui tire sur son brûle-gueule, flegmatique. Prescieux songe: sa fuite servirait seulement à accroître la rigueur de la punition.

Abattu, terrifié, il s'affale au banc d'un wagon de troisième.—Le train crache, siffle et tout cahote, par secousses.

SOL

La comparution devant le conseil de guerre s'impose certaine, inévitable, fatale. Pourtant, dans la vie civile, sa peccadille ferait sourire sans courroucer. Et les institutions sociales qui astreignent au dur asservissement de la loi militaire, il les maudit. Si encore ses parents étaient plus riches, il ne souffrirait qu'un an.

Il regarde défiler les murs noircis et abrupts au long desquels stationnent des suites de wagons. Des bâtisses surplombent jaunes, minables, sans ornements, percées de fenêtres où des femmes cousent, où fument des vieillards hâves. Et il regrette n'être pas femme ou vieillard. La fumée de la locomotive qui charrie des parcelles de houille vers son visage le force à rentrer la tête.

Le compartiment lui apparaît triste, pauvre. Les boiseries brunes se tachent au fond de femmes en deuil et d'enfants barbouillés; dans les box établis par les dossiers des bancs, des ouvriers s'endorment recroquevillés, le derrière tendant leurs culottes de velours. Aux vasistas s'encadrent des coins de banlieue, des terres montueuses,